

PRENDRE UN CHEMIN DE TRAVERSE : LA PERFORMANCE DE SUJETS FÉMINISTES OBSTINÉS¹

Céline MOUZON
ACTIVISTE À LA BARBE ENTRE 2010 ET 2013

If at first you don't succeed, failure may be your style (CRISP, in HALBERSTAM, 2011: 87)

Dans les premières années de ce mouvement, on ne cherchait pas à acheter une table ! On voulait encore moins une place à la table ! Ce qu'on voulait, c'était renverser la table² ! (BECHDEL, 1995 : 45, ma traduction).

Une dizaine d'années après ma présence sur le plateau du *Petit Journal* en tant qu'activiste de La Barbe, je propose de relire cette séquence à la lumière des écrits de Sara Ahmed (2012) et de Jack Halberstam (2011), en complétant l'analyse faite à chaud et en esquissant quelques réflexions qui prennent pour point d'appui les théories queer.

Dans son article « Les rabat-joie féministes (et autres sujets obstinés) », Ahmed part des tensions qui surgissent à la table familiale : « quelqu'un dit quelque chose qui me heurte. Vous êtes plus tendue ; ça se tend » (AHMED, 2012 : 78). En dénonçant ces propos (que le texte ne précise pas), en nommant le problème, je deviens moi-même la source du problème. Ahmed évoque ensuite d'autres situations où une tension surgit lorsqu'il existe un écart entre les sentiments qu'on est supposée ressentir et ce qu'on ressent vraiment. Par exemple, le jour de son mariage : on est mal à l'aise alors que c'est censé être le plus beau jour de sa vie. Ahmed s'interroge : qu'est-ce que cet écart provoque ? Vais-je tenter de me conformer ? Ou au contraire assumer ce que je ressens, même si cela va à l'encontre des attentes et des conventions ? Assumer, dit-elle, c'est refuser une chaise à la table du bonheur. C'est aussi rabattre la joie des personnes assises à cette table, car c'est visibiliser le bonheur ou plutôt sa mise en scène (une famille unie, une cérémonie d'engagement) comme possible simulacre. Pour ceux assis-es à cette table et qui veulent garder leur place à tout prix, l'expérience est mal vécue. Refuser une chaise à la table du bonheur, c'est représenter une menace pour tout le monde et être prête à s'exposer au malheur. Ahmed propose d'assumer cette posture de rabat-joie, de se l'approprier et de la revendiquer.

Cette analyse peut aisément s'appliquer, me semble-t-il, à la séquence du *Petit Journal*. Nous sommes invitées à la table de Yann Barthès, hôte d'une émission *d'infotainment* ; des places nous sont attribuées à cette table, avec l'attente implicite que nous jouions un rôle – ou plutôt des rôles – qui correspondent à ces places d'invité-es³. Sans nous être concertées, nous refusons, pour ainsi dire malgré nous, de jouer ces rôles : le rôle de « la-femme »-qui-sourit-même-quand-on-lui-

¹ Merci à M.P. Harder, E. Massot et M. Schneider pour les discussions que nous avons eues. Merci à C. Laguian et S. Large d'avoir ouvert cet espace de réflexion, et pour leur infinie patience.

² Propos du personnage Mo, au sujet des mouvements LGBTQI et de la 25^e commémoration des émeutes de Stonewall.

³ Voir dans ce même dossier la contribution Vernet & Mouzon où la séquence est décrite et décryptée par le menu (p. 1-14).

dit-les-pires-horreurs (rappel à l'ordre du genre qui intervient très vite, lorsque Yann Barthès, désarçonné par le « barbage », veut reprendre le pouvoir et le contrôle), le rôle de la-féministe-qui-s'offusque-quand-on-lui-montre-une-femme-à-poil-sur-un-calendrier (scène coupée au montage), le rôle enfin de l'invité-e-de-Yann-Barthès-honoré-e-d'être-au-royaume-du-cool. Nous assumons malgré nous la dissonance, l'écart entre ce que nous ressentons (nous n'appartenons pas à cet univers) et ce que nous sommes censées ressentir (c'est cool d'être au *Petit Journal*). Malgré nous car ces rôles assignés nous paraissent non seulement si indigents et insipides, mais aussi si sexistes et humiliants que nous ne pouvons pas faire autrement que de nous en écarter. En refusant d'être des invitées polies, nous réalisons une performance sauvage de féministes rabat-joie. Sauvage parce que ce n'était pas ce qui avait été imaginé en y allant : ni par le collectif qui a dit « oui » à l'invitation, ni par nous-mêmes qui y sommes allé-es.

Cette première performance vient en contrepoint d'une autre performance, celle du *Petit Journal* que la chaîne veut faire disparaître comme telle, qu'elle veut masquer. Dans cette émission, tout le jeu avec les invité-es, qui sont souvent des gens connus, est que Barthès leur fasse faire des choses qu'ils ne sont pas censé-es faire, qu'elles soient gênantes ou transgressives. L'implicite de cette scénographie repose sur l'idée suivante : « cette émission est cool, quand on y va, c'est pour dire qu'on est du côté des gens cools, pas des personnes dont on se moque et qui sont rejetées », à la manière de ce qui se joue dans une cour d'école avec les enfants pris pour boucs émissaires. L'invité-e est dans cette position : « je me soumetts à Yann Barthès, je fais ce qu'il veut avec un grand sourire pour pouvoir dire “c'est trop cool”, “je suis trop cool”, la preuve, je rigole avec Yann Barthès ». La règle du jeu du *Petit Journal* consiste à rire de soi-même avec son bourreau, seul moyen de sortir gagnant du grand jeu de l'*infotainment*.

Alors que tout est contrôlé, le but est que ça ait l'air spontané. Tous les efforts de l'émission sont employés à faire disparaître la trace même de cet effort. Cette performance au sens de mise en scène sert un double objectif de performance dans un sens cette fois symbolique et économique : la maximisation du capital de « coolitude » de l'émission, qui la rend désirable, et l'augmentation de ses parts d'audience.

Un malaise se dégage au visionnage de la séquence. Par le jeu du montage, l'émission nous en attribue la responsabilité. Pourtant, lorsqu'on regarde avec recul, c'est Barthès qui tient des propos déplacés ou insiste pour nous faire dire des choses sur lesquelles nous avons déjà répondu ou que nous n'avons pas envie de dire. C'est lui qui est déstabilisé d'entrée de jeu par le « barbage » et le fait qu'on ne se plie pas à son autorité : on ne sourit pas, on ne répond pas aux questions. Il n'arrive pas à nous faire rentrer dans ses cases. Le montage est une opération de retournement qui cherche à nous discréditer en nous faisant passer pour des personnes qui n'ont rien à dire. Le refus de se soumettre entraîne des représailles (non seulement au montage mais aussi sur les réseaux sociaux).

Pourtant, même en réalisant des coupes drastiques et conséquentes dans la séquence et en la réagénant, la production ne parvient pas à nous faire rentrer dans les cases, à lisser le déroulé ; même en coupant, ça déborde. Nous résistons de fait à ce système médiatique de l'*infotainment*, qui a pour effet d'avaler, de digérer et de recracher après avoir dépolitisé et lénifié toute entreprise de contestation, à l'instar du système capitaliste dans lequel il s'insère, et au système hétéropatriarcal qui marche main dans la main avec lui et s'échine à réaffirmer par tous les moyens un ordre du genre extrêmement rigide et conventionnel. Le système médiatique résiste lui-même

activement, par le jeu du montage, de tous les rappels à l'ordre subséquents faits à l'oral et dans un deuxième temps sur les réseaux sociaux. D'où la friction que constitue cette séquence.

On aurait pu aller plus loin en anticipant mieux tout cela et décider d'y aller avec l'intention claire d'être malpolies. Outre qu'il n'est pas aisé de s'emparer et de détourner au pied levé les codes très normés d'une émission d'*infotainment*, de surcroît lorsqu'il y a un montage, le refus de jouer le jeu, une forme de passivité, de dissonance, de décalage, le fait d'être un grain de sable dans une machine ordinairement bien huilée, est déjà un acte de résistance (HALBERSTAM, 2011).

Une lecture queer de cette séquence permet de revendiquer cet échec. Contre une vision productiviste, qui cherche à rentabiliser pour le collectif l'investissement qu'aurait pu représenter le passage dans une telle émission, notre refus de nous conformer témoigne au contraire d'un parti-pris anti-utilitariste, anti-productiviste pourrait-on dire, qui reste arrimé au présent et refuse « d'avalier des couleuvres » en échange de la promesse fallacieuse d'un avenir radieux (des retombées positives pour La Barbe, qui attirerait de nouvelles activistes, et pour les mouvements féministes en général, qui diffuseraient ainsi leur message plus largement, le manque de pédagogie et la mauvaise communication étant souvent, selon les réacs et les conservateurs de tout poil, une balle dans le pied que se tirent les féministes, et l'un des véritables obstacles à l'avènement d'une société post-hétéropatriarcale). À rebours d'un féminisme conquérant et libéral, cette séquence peut donc être lue comme un épisode de résistance de garnements queer qui refusent au débotté de rentrer dans le moule qu'on leur présente.

Avoir une place à la table ou renverser la table ? Contre une vision téléologique des luttes

Une question reste cependant en suspens. Pourquoi aller dans ce genre d'émission ? Il est clair qu'à l'époque, à la Barbe, ce n'était... pas clair. Les attentes qui n'étaient pas nécessairement conscientisées ni formulées étaient que les deux barbues commissionnées réalisent la quadrature du cercle. Les critiques des barbues mais aussi celles d'autres personnes se disant « bien intentionnées » ont révélé des lignes de fracture récurrentes dans les mouvements sociaux : est-ce qu'on veut une place à la table ou renverser la table ? Cette ambivalence a toujours traversé la Barbe. Ces critiques ont révélé une intériorisation du sexisme et de la norme médiatique (VERNET & MOUZON, 2022 : 8-9). Elles ont aussi exprimé, en creux, le fantasme d'un mouvement féministe uni : comme si toutes les féministes étaient ou devaient être d'accord sur le constat, les sources du problème, les solutions, le but et les outils à mobiliser.

Une telle approche relève aussi d'une vision téléologique des luttes : comme si détruire le patriarcat était un objectif qu'on allait atteindre de manière linéaire, comme s'il y avait là un faux pas qui nous ramenait en arrière. Il n'y a pas eu, dans mon souvenir, à l'époque, d'analyse publique sur le *backlash*, le retour de bâton, parce qu'on ne s'était pas conformées aux codes. Le couperet est tombé, féroce : nous avons mis en péril l'avenir même de la lutte féministe en la ridiculisant à tout jamais. Comment ne pas entendre dans ce coup de semonce l'écho de celui adressé aux (jeunes) queers, la promesse d'être voué au malheur pour le reste de leur vie car iels sont déviant-es ? La rédemption ne peut advenir qu'en se conformant ou en regrettant profondément de ne pas réussir à se conformer et à s'assimiler à l'ordre dominant.

L'autre élément qu'a consolidé cet épisode au sein de la Barbe est la place de plus en plus grande accordée à la communication médiatique comme étalon de mesure de la réussite ou de

l'échec d'une action. La Barbe a certes toujours été un groupe jouant avec les codes médiatiques, cherchant à les exploiter pour les mettre au service de son propos, avec toutefois cette mise en garde régulièrement répétée : nous n'hésitons pas à « mordre la main qui nous nourrit ». Mais cette séquence a contribué à légitimer une inféodation aux impératifs médiatiques de communication au sein du collectif. Au lieu de se demander ce qu'on voulait dire et comment, si les façons d'agir devaient rester les mêmes ou au contraire évoluer, la réflexion sur la communication médiatique étant l'un des aspects à trancher, le succès médiatique et sur les réseaux sociaux est devenu l'étalon de mesure d'une action. Combien de reprises média ? Combien de likes sur *Facebook* ? Combien de retweets ? Ce qui était au départ un outil de mesure est devenu une cible, un objectif, problème classique des indicateurs de mesure. À moyen terme, cela ne peut être qu'appauvrissant pour un collectif ou un mouvement social. Le glissement s'est fait progressivement, et cette séquence n'en est pas la seule raison.

Performance, liberté et honte : la puissance d'un système

Avant d'aller à l'émission, l'enjeu me semblait relatif. Je ne connaissais pas cette émission pourtant très connue, je ne la regardais jamais, pas plus que mes ami·es et connaissances. Ce n'était pas un sujet de discussion dans mes cercles sociaux. Je n'avais d'ailleurs même pas conscience qu'elle était si connue. Cette désinvolture transparait, je crois, à l'écran, aussi bien pour Amélie que pour moi. À l'évidence, s'il s'était agi d'une émission qu'on regardait ou qu'on aimait, si on avait admiré Yann Barthès, on y serait allées dans un autre état d'esprit.

Cette désinvolture mériterait une analyse entrecroisant rapports sociaux de genre et de classe. S'autoriser à se rendre dans une telle émission en prenant le risque de ne pas plaire (sans nécessairement avoir d'emblée celui de déplaire), prendre cette liberté, n'est-ce pas d'abord et avant tout un puissant marqueur d'appartenance à une classe bourgeoise ?

La production nous a passé un savon dès que nous sommes sorties du plateau. En rentrant, je me suis dit pragmatiquement qu'il y avait des choses à améliorer, mais que nous avions répondu de manière assez percutante sur certains sujets, par exemple lorsque Barthès nous a montré le calendrier Pirelli qui présente des portraits de femmes nues et maigres (scène coupée au montage). J'étais anxieuse, et dans l'attente de la diffusion le lendemain. Mais c'est tout.

Les choses ont pris une tournure différente après la diffusion. C'est l'avalanche de commentaires ultra-négatifs qui a rendu les choses traumatisantes. Après coup, cette séquence a pris une énorme importance tant la pression a été forte pour la dénoncer. Sur les réseaux sociaux aussi bien qu'à l'oral, les gens employaient des mots très forts comme « fiasco », « humiliation », « ridicule », disant « on peut même pas regarder, c'est insoutenable ». Sans oublier bien sûr les commentaires lesbophobes, et les insultes diverses et variées allant de « on devrait leur retirer le droit de vote » à « même à trois ans, on fait mieux ».

Aujourd'hui, le thème du cyberharcèlement et la violence psychologique qu'il induit sont des sujets plus documentés. Ce n'était pas le cas en 2011.

La séquence a généré chez moi un énorme malaise et un sentiment de honte que j'ai gardé pendant des années : non qu'il ait pris toute la place ; je l'ai simplement mis dans un coin de ma tête, je ne voulais pas y penser. C'est devenu un sujet tabou dont je ne pouvais parler qu'avec des personnes de confiance, dont je savais qu'elles n'allaient pas sortir une énormité au détour d'une

phrase. Et ce, alors même qu'on avait décrypté cette séquence par le menu ensemble avec Anne-Laure Vernet dans « Le rasoir et la barbe »⁴.

Cela dénote la puissance d'un système médiatique et politique, qui orchestre un gigantesque rappel à l'ordre de genre : (1) être reconnaissante quand on est invitée, (2) sourire, (3) donner la réplique poliment et surtout (4) ne pas critiquer et se conformer à la place assignée. Cela révèle aussi la méconnaissance de l'existence et du fonctionnement d'un tel système non pas en théorie, mais de manière très concrète, matérielle et tangible, ce qui témoigne là encore d'un privilège de classe, me semble-t-il.

La panique à la Barbe comme caisse de résonance de la honte

La diffusion a eu lieu le 9 décembre. Le 12 décembre, la Barbe a publié un communiqué de presse (CP) assumant clairement le passage au *Petit Journal*. Le délai ne paraît pas si long. Mais par rapport au temps médiatique, ce fut très long. D'autant plus long que produire ce CP a nécessité des heures et des heures de discussion, essentiellement par courrier électronique. Durant ces trois jours, près d'une centaine d'emails s'échangeaient sur la liste de travail de la Barbe, quasi exclusivement sur ce sujet, chacune y allant de son avis *a posteriori*.

Pour beaucoup de barbues, la performance ne pouvait pas être assumée comme telle. Bien sûr, cela ne se manifestait pas frontalement, la plupart n'exprimaient pas directement les sentiments de honte et de malaise qu'elles éprouvaient, mais c'était palpable. Sans que personne ne nous accuse, l'idée que nous n'avions pas été à la hauteur de la tâche et que le cataclysme qui avait lieu en était la conséquence directe était prégnante. Ce manque de soutien ne pouvait bien sûr qu'amplifier le sentiment de honte.

Celles qui ont dédramatisé étaient des activistes plus chevronnées, passées par Act-Up ou Greenpeace (« c'est le risque du montage, rien de nouveau sous le soleil ») ainsi que celles qui avaient du recul sur le dispositif et le voyaient comme un problème, plutôt que comme une donnée à laquelle il fallait coûte que coûte se conformer : « ce qui s'exprime là, sur Facebook et autres, c'est le sexisme, qui hurle dans son bocal de formol parce qu'on l'a secoué trop fort », avait ainsi déclaré l'une des barbues aguerries. C'était aussi celles qui avaient déconstruit un certain nombre de codes sexistes intériorisés, qui avaient sûrement déjà fait l'expérience d'attaques violentes et avaient conscience que non seulement on ne peut pas plaire à tout le monde, mais qu'on ne doit pas chercher à plaire à tout le monde. C'est ce qui l'a emporté dans le CP parce que ces barbues-là avaient plus d'autorité dans le groupe – les moments de crise sont un formidable révélateur des rapports de pouvoir dans les collectifs, y compris ceux qui sont prétendument les plus horizontaux. Mais le malaise est resté.

En guise de conclusion : laisser sa place à « l'échec »

Revoir la séquence une dizaine d'années plus tard m'a plutôt fait rire, tant le décalage est grand. Ça ne marche pas du tout. Je reste aussi estomaquée par l'abîme entre l'ampleur prise à l'époque par cet épisode et la réalité de ce qu'il met en jeu. Comme si je refusais encore aujourd'hui d'admettre la violence de l'ordre du genre et de l'ordre médiatique qui ne supportent pas qu'on

⁴ Voir le texte « Le rasoir et la barbe » reproduit dans ce même dossier (p. 1-14).

prenne la tangente, qu'on choisisse un chemin de traverse, qu'on s'en fiche ne serait-ce qu'un peu, qu'on ne les prenne pas au sérieux.

« Dans certaines circonstances, échouer, rater, perdre, oublier, défaire, ne pas convenir, ne pas savoir, pourraient en réalité offrir des manières plus créatives, plus coopératives et plus surprenantes d'être au monde », écrit Jack Halberstam dans *The Queer Art of Failure* à propos du monde universitaire (HALBERSTAM, 2011 : 2). Assurément, j'ai beaucoup plus avancé dans ma réflexion politique à partir d'un tel épisode que si nous avions bien « performé » ce qui était attendu de nous, que si nous avions été des invitées dociles. Je m'interroge aussi sur la réception qu'aurait une telle séquence aujourd'hui.

Comment, pour finir, ne pas être frappé-e par l'occultation de cette séquence dans la mémoire de La Barbe et des mouvements féministes en général ? Lorsque le sujet surgit, c'est toujours d'une manière un peu gênée et lénifiante, en suggérant que nous sommes avec le recul toutes d'accord sur ce qui s'est produit : un mauvais moment qui a laissé de mauvais souvenirs et qu'on a heureusement réussi à surmonter toutes ensemble. Là encore, la théorie queer fournit un point d'appui intéressant. Plutôt qu'un éléphant dans la pièce autour duquel on a longtemps tourné en faisant semblant de ne pas le voir, cet épisode devrait avoir toute sa place dans des archives de résistance, archives de l'ombre, archives gênantes pour les dominants (de fait, la vidéo a rapidement disparu des replays proposés par Canal+), archives des luttes minoritaires.

Bibliographie

AHMED, Sarah (2012), « Les rabat-joie féministes (et autres sujets obstinés) » (trad. Oristelle Bonis), *Les Cahiers du Genre*, vol. 2, n° 53, p. 77-98.

BECHDEL, Alison (1995), *Unnatural Dykes To Watch Out For*, Ithaca, New York, Firebrand Books.

HALBERSTAM, Jack (2011), *The Queer Art of Failure*, Durham, North Carolina, Duke University Press.

Pour citer cet article : Mouzon, Céline (2022), « Prendre un chemin de traverse : la performance de sujets féministes obstinés », *Lectures du genre*, n° 16 : (Contre)performances de genre, performativité et résistance, p. 15-21.